

VILLAGE DE FOREZ

 Cahier d'histoire locale - Association des
 usagers du Centre Social de Montbrison(42)

N° 13 janvier 1983

CENTENAIRE DE LA MORT DE VICTOR DE LAPRADE (1883-1983)

Village de Forez consacre un numéro entier à Victor de Laprade, poète et écrivain, membre de l'Académie Française, né à Montbrison ; les habitants de cette ville connaissent bien sa statue du Jardin d'Allard.

A l'initiative de Marguerite FOURNIER, *Village de Forez* a voulu ainsi apporter sa pierre à la commémoration du centenaire de la mort du Poète. Ce centenaire sera également célébré par la Diana et par le Musée d'Allard qui prépare une exposition sur Montbrison à l'époque de Victor de Laprade.

Ce numéro spécial a été rédigé par Marguerite FOURNIER et Claude LATTA. Il évoque successivement la famille et la généalogie de Victor de Laprade, sa biographie, une de ses oeuvres les plus célèbres, *Pennette*, ainsi que l'inauguration de sa statue.

Nous avons voulu à la fois évoquer l'homme et son oeuvre. Celle-ci a parfois la réputation d'être démodée. Mais qu'est-ce que la "mode" en littérature ? Nous avons voulu, en reproduisant de larges extraits de *Pennette* ainsi qu'un poème du *Livre d'un père* rappeler qu'il y a encore beaucoup à glaner dans l'oeuvre poétique de Victor de Laprade et que, si une partie de l'oeuvre a effectivement vieilli, beaucoup de ses beaux vers sont encore capables de nous toucher.

Enfin *Village de Forez* est particulièrement reconnaissant à M. Jacques de Laprade, conservateur honoraire des Musées Nationaux et petit-fils de Victor de Laprade d'avoir accepté de rédiger pour ce numéro spécial une Lettre-préface, écrite à l'ombre du château de Pau - celui du "Bon Roi Henri" - dont il fut le conservateur.

Village de Forez

Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social, rue des Clercs,
42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Courrier-coordination : J. Barou

Dépôt légal : premier trimestre 1983 - Imprimé par nos soins.

Courrier, abonnement : écrire à VILLAGE DE FOREZ, Centre Social
B.P.68 42600 MONTBRISON

Centenaire de la mort de Victor de Laprade (1883-1983)

Lettre-Préface

de

Jacques de Laprade
Conservateur honoraire
des Musées Nationaux

Victor de Laprade est issu d'une vieille terre et d'une vieille race. L'Auvergne et le Forez produisent de ces hommes secrets, fermés sur une nostalgie et une mélancolie inguérissable qui les apparentent aux Celtes de Bretagne. Autour de Montbrison, la nature est austère, elle invite au respect sinon aux terreurs ancestrales, mais le moindre de ses sourires, au cours d'automne dorés, noie le coeur de je ne sais quelle piété fervente. Elle a révélé Laprade à lui-même dès son enfance. Il lui reste uni par un lien véritablement charnel qui est la clé de l'homme et de l'oeuvre. C'est de cet amour même que naît une aspiration à l'infini ouverte à d'amples synthèses idéalistes d'où le cosmos n'est jamais absent. Une parcelle du monde suffit à nourrir un talent naissant si l'on y approfondit son rêve. Rappelé sans cesse au sol natal, Laprade voulut y enraciner les siens - ce que la Providence, hélas, n'a pas voulu. Du moins y repose-t-il au milieu d'eux. Il est juste qu'une revue qui se veut et se sent au plus près de la terre montbrisonnaise commémore le fils le plus fervent de cette terre. Et comment ne pas lui en être reconnaissant ?

Jacques de Laprade

LA FAMILLE RICHARD DE LAPRADE : LES ANCETRES
DU POETE

Les Richard - nom patronymique des Laprade - sont originaires des confins du Forez, du Velay et de l'Auvergne.

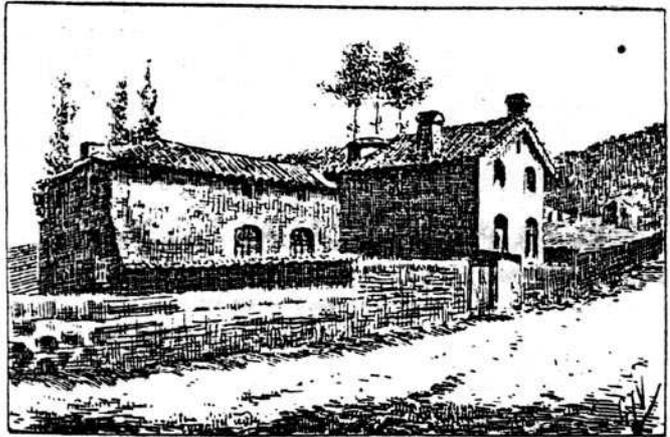
D'après Régis Pontvianne (1) et Emile Salomon (2), Claude Richard, notaire royal, capitaine-châtelain d'Estivareilles puis de Rochebaron, habitait St-Hilaire et avait épousé Claudine Peyronnel.

Son fils, Claude Richard, né en 1695, "Bourgeois de Bas-en-Basset", se fixa d'abord à Viverols où il devint régisseur de la seigneurie. Il acquit la seigneurie de Pontempeyrat et exerçait les fonctions de capitaine-châtelain au bailliage de Chauffour.

Comme beaucoup de familles de bourgeoisie d'Ancien Régime, les Richard tendaient à la noblesse. Claude Richard (le fils) ajouta à son nom celui de Laprade (3) et adopta des armoiries (4). Il habitait un domaine situé sur les bords de l'Ance. Il épousa Marianne Le Forestier de Villeneuve, dont il eut huit enfants.

I MARIN RICHARD DE LAPRADE
(1744-1797)

Né le 21 janvier 1744 à Viverols en Auvergne, Marin Richard de Laprade était l'un des huit enfants de Claude Richard et de Marianne Le Forestier de Villeneuve. Après des études au collège de Riom (5), il prit du service, dès l'âge de 14 ans, comme cadet dans un régiment d'infanterie. A 19 ans, il participa à la guerre des Flandres. Fait prisonnier par les Anglais, il s'évada et parvint à rentrer en France. Lors d'un séjour en Avignon, il rencontra les savants Lavoisier et Fourcroy dont il devint l'admirateur. "Le jeune homme les écouta, se laissa enthousiasmer et prit la résolution de consacrer sa vie à l'étude de la chimie, des sciences naturelles et de la médecine" (6).



La maison des Richard de Laprade à Pontempeyrat. Dessin de G. Jourda de V.

Il décida alors de s'inscrire à l'école de médecine de Montpellier - vieille ville d'université - pour y étudier l'art d'Hippocrate. Il y fut, en particulier l'élève de Venet qui l'initia dans l'art d'analyser les eaux minérales. Le 4 janvier 1770, il soutint sa thèse sur le choléra-morbus (7).

- (1) Abbé Régis Pontvianne : La ville et le canton de Craponne t.2 Le Puy, 1908.
- (2) Emile Salomon : les châteaux historiques du Forez.
- (3) D'après James Condamin, la maison forte des seigneurs de Pontempeyrat dominait une vaste prairie qui s'étendait le long de l'Ance et s'appelait La Prade.
- (4) La particule et les armoiries n'ont jamais été preuves de noblesse. Mais, dans l'opinion, la confusion était - et reste - fréquente.
- (5) Notice sur la Topographie médicale de la ville de Montbrison par le Dr Richard de Laprade, publiée et annotée par L.P. Gras, Montbrison, 1870, p.9.

Devenu Docteur en médecine, il revint en Forez et décida de se fixer à Montbrison ; il s'installa rue Tupinerie, au n°27. Le 25 novembre 1777, "Noble Marin Richard de Laprade, conseiller médecin ordinaire du roi, demeurant depuis plusieurs années à Montbrison" (8) épousa une jeune fille d'une vieille famille montbrisonnaise "Demoiselle Françoise Elizabeth Dairaud, fille de Pierre Dominique Dairaud, marchand orfèvre de Montbrison et de demoiselle Marie Christine Chastain"(8). Il eut pour témoin Gaspard Sémenol, avocat en Parlement, conseiller du roi, Philippe Latanerie, directeur des Postes et Maître Georges Bourboulon, notaire royal, ce qui nous montre que le Dr de Laprade était bien intégré dans la bonne société montbrisonnaise.

De ce mariage naquirent quatre enfants : Pierre-Dominique, Jacques, Marie-Marthe-Marguerite et Elise.

Non seulement le Dr de Laprade s'était fait rapidement une bonne clientèle mais il acquit aussi une réputation de savant éminent. Il fut le premier à introduire en Forez la vaccination contre la variole - découverte par Jenner en 1775. Surtout, il fit connaître les eaux minérales de la région : leurs analyses, communiquées à l'Académie de Lyon - dont il devint membre en 1774 - et à la société royale de médecine furent publiées en 1778 (9). Le Dr de Laprade rédigea également une Topographie médicale de Montbrison et de la plaine du Forez (10) et un Traité des maladies endémiques du Forez qui restèrent, de son vivant, à l'état de manuscrits. Il reçut les titres honorifiques de médecin de S.M. le roi Louis XV et d'Intendant général des Eaux Minérales de Forez et Vivarais.

Il s'intéressait aussi à l'histoire de sa province et entreprit une Histoire du Forez, qu'il n'eut pas le temps de mener à bien.

Marin Richard de Laprade était le type même de ces esprits encyclopédiques du XVIIIe s. - le siècle des Lumières - curieux de tout, ouverts aux "idées nouvelles" : il fut, par exemple, membre de la loge maçonnique de St Jean de la Réunion des Elus (11) où il co-toyait les membres de l'élite aristocratique et intellectuelle de la ville.

Il prit parti contre la Révolution et son fils aîné, Pierre-Dominique, fut blessé dans une escarmouche en tentant de rejoindre à Lyon l'armée du comte de Précý. Le Dr de Laprade fut arrêtée en 1793

-
- (6) James Condamin : La vie et les oeuvres de Victor de Laprade, Lyon, librairie Vitte, 1886, p. 8.
- (7) Quaestio medica atque therapeutica : an cholera-morbo potus abundantes ? (Notice sur la topographie médicale...op. cit.,p.9)
- (8) Acte de mariage du 25 novembre 1777.Registres paroissiaux de St-André de Montbrison. Archives municipales de Montbrison.
- (9) Analyse et vertus des eaux minérales du Forez et de quelques autres sources par M. Richard de Laprade. Lyon 1778. 147 p. Parmi les sources étudiées figuraient notamment celles de Montbrison, Moingt, Sail, St-Alban, etc.
- (10) Le manuscrit en fut retrouvé et publié par Louis-Pierre Gras, secrétaire-archiviste de la Diana - cf. note 5.
- (11) Il était compagnon en 1783, maître en 1786 ; la même année, il occupait dans la loge les fonctions de garde des sceaux. cf. Claude Latta : Contribution à l'histoire de la Franc-Maçonnerie à Montbrison. Bull. de la Diana. t. XLVII, n°5 (1982) p.193-212.
- (12) Antonin Portailier : Tableau général des victimes et martyrs de la Révolution en Lyonnais, Forez et Beaujolais - St-Etienne, 1911.

et resta plusieurs mois en prison avant d'être finalement acquitté par la Commission militaire de Feurs, le 11 février 1794 (12). Mais sa captivité aggrava une "fièvre quarte" contractée en visitant les malades de la plaine du Forez et sa santé fut profondément altérée. Il mourut en octobre 1797.

II JACQUES RICHARD DE LAPRADE (1781-1860)

Jacques (13) Richard de Laprade naquit à Montbrison le 11 juin 1781, second fils de Marin Richard de Laprade et de Françoise Elizabeth Dairaud.

L'an mil sept cent quatre vingt un et le onze
juin nous curé de l'église de Montbrison
avons baptisé Jacques né aujourd'hui fils
légitime de Marin Richard de Laprade
médecin ordinaire du roi de cette ville et
de Dame Françoise Elizabeth Dairaud,
son parrain a été M^r Jacques Vieillard
seigneur du portenpeyrat noble paternel
de l'enfant et marraine Dame Crispine
Chappain Dairaud grand-mère maternelle
de l'enfant soussigné.
Richard de Laprade
De par le curé

Il commença ses études, avec son frère aîné Pierre-Dominique, au collège des Oratoriens de Tournon. Mais elles furent interrompues par les événements révolutionnaires et, à 16 ans, il perdit son père. Il fallait vivre : son frère aîné devint employé au district de Montbrison ; quant à lui, ses connaissances en sciences naturelles lui valurent d'être choisi pour diriger la pharmacie de l'hôpital de la ville. Peu après, il ouvrit une pharmacie dans la ville. Puis, désirant malgré tout poursuivre ses études, il forma sa mère à la tenue de l'officine et regagna le collège des Oratoriens de Tournon : il gagnait sa vie comme régent des classes élémentaires et, en même temps, terminait ses études secondaires. Il opta ensuite pour la carrière médicale - celle de son père. Il vint d'abord à Lyon où il suivit

- (13) Tous les ouvrages le concernant s'obstinent à lui donner les prénoms de Jacques Julien. Son acte de baptême, reproduit ici, montre que seul le premier de ces deux prénoms lui fut donné.
- (14) On trouve de nombreux détails dans l'Eloge du Docteur Richard de Laprade par le Dr Th. Perrin, 3 février 1862 (Lyon, imp. Vingtrinier) et dans une Notice historique par F.F.A. Potton (Revue du Lyonnais, janvier 1862).

les cours de Cartier à l'Hôtel-Dieu mais termina ses études à Montpellier (14). En 1804, il soutint brillamment sa thèse de doctorat (15) qui était une réfutation du système de Brown (15 bis).

Muni de son diplôme, il revint à Montbrison - où son frère aîné était devenu avoué - "pour commencer la belle et souvent trop ingrate tâche dévolue au praticien de campagne" (16). Il fut également nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Montbrison. En 1811 - il a 30 ans - il épousa Marie-Victoire Chavassieu, dont le père, Antoine Chavassieu, ancien procureur ès cours de Forez, avait été, pendant la Terreur, fusillé à Feurs en 1794 (17). C'est de ce mariage que naquit, le 13 janvier 1812, Victor de Laprade dans la maison flanquée d'une tourelle qui se trouve à l'angle des actuelles rues Martin Bernard et Victor de Laprade.

Comme son père, Jacques Richard de Laprade se passionnait pour son métier : il adressait de nombreuses observations de statistique médicale à l'imprimeur Charles Bernard qui les publiait dans son Journal du département de la Loire. Il avait repris la campagne entreprise par son père pour l'introduction de la vaccine. Il publia à plusieurs reprises de savants mémoires dont les deux premiers furent couronnés par la Société de médecine de Bruxelles :

- La nuit exerce-t-elle une influence sur les maladies? (Bruxelles, 1806)
- Quels sont les effets que produisent les orages sur l'homme et les animaux ? (1809)
- Histoire d'une épidémie de fièvre typhoïde qui a régné en 1812 dans les communes de Margerie, Soleymieux, St-Jean-Soleymieux et la Montagne de Lavieu, département de la Loire (1812).

En 1815, Jacques Richard de Laprade se fixa à Lyon. L'année suivante, il fut reçu premier au concours pour la nomination de médecins à l'Hôtel-Dieu de Lyon puis devint, en 1821, professeur de clinique médicale à l'École secondaire de Médecine de Lyon qui venait d'être créée et dont il prononça, d'ailleurs, le discours d'inauguration.

D'opinions légitimistes, il refusa, en 1830, de prononcer le serment exigé par la monarchie de Juillet. C'est aussi à cette époque qu'il prit l'initiative d'une adresse à la Chambre des pairs en faveur de son ami Chantelauze (18), ministre de Charles X, condamné à la prison à vie pour avoir signé les fameuses Ordonnances qui avaient déclenché les "Trois Glorieuses". Par la suite, il rendit souvent visite au condamné, emprisonné au fort de Ham, en Picardie.

(15) Quaedam de systemate Browniano specimen inaugurale.

(15 bis) John Brown (1735-1788), médecin écossais, célèbre par son système médical fondé sur l'excitabilité.

(16) F. Potton, op. cit.

(17) Cf. Claude Latta : Une famille de notables montbrisonnais : les Chavassieu (XVIIe-XIXe siècle)- Bulletin de la Diana, t. XLVII, n° 6 (1982).

(18) Victor Chantelauze (1787-1859), né à Montbrison. Magistrat puis ministre de la justice dans le ministère Polignac en 1830.

(19) Discours sur l'institution du médecin suivant Hippocrate (Lyon, Ballanche, 1822)- Discours sur l'union des sciences médicales et leur indépendance réciproque (Lyon, Perrin, 1827)- Rapport sur un arrêté du conseil général (1842) - Rapport sur une question de responsabilité médicale (1837)- Rapport sur un cas d'Hydrophobie (1843).

Redevenu, après sa démission, simple praticien lyonnais, il bénéficiait, parmi ses confrères, de la considération générale et continua à publier de nombreux travaux et rapports (19). Il devint président de la Société de médecine de Lyon et de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

Au soir de sa vie, il eut la satisfaction d'assister aux succès littéraires de son fils Victor et de le voir devenu membre de l'Académie Française : il se déplaça à Paris pour assister à la réception de son fils sous la Coupole de l'Institut de France.

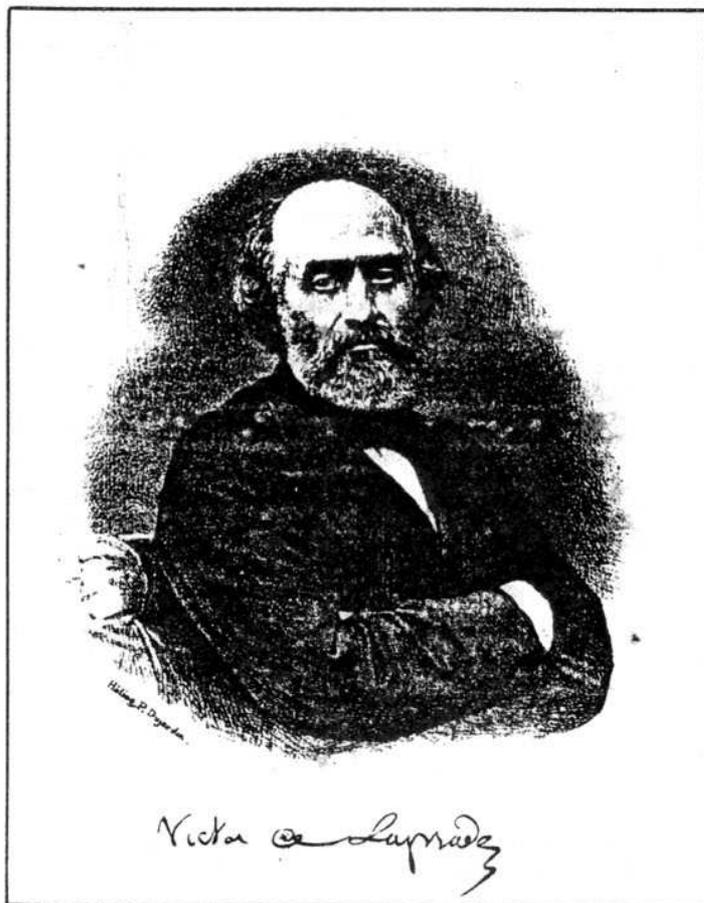
Il mourut deux ans plus tard, le 19 octobre 1860, à Aix-en-Provence, alors qu'il séjournait chez un de ses amis.

* * *

L'histoire de la famille Richard de Laprade appartient donc bien, on le voit, à l'histoire de Montbrison et du Forez. Marin et son fils Jacques furent tous deux médecins dans l'ancienne capitale des comtes de Forez. Marin Richard de Laprade, cadet de famille, s'y fit une estimable réputation. Son fils Jacques parcourut, d'abord à Montbrison puis à Lyon, tout le cursum honorum de la médecine de l'époque.

Très attachés au Forez, le premier commença une histoire de sa province, le second éleva son fils Victor dans l'amour de son Forez natal et aussi dans le respect et l'amour de la tradition et de la monarchie légitime : attachements que Victor de Laprade ne devait point renier et qui nourrirent son oeuvre de "Lamartine chrétien".

Claude LATTA



Portrait et signature de Victor de Laprade.

Les huit quartiers de
Victor de Laprade

Victor Richard
de Laprade ←
De l'Académie
Française
(1812-1883)

Jacques Richard
de Laprade ←
Médecin
(1781-1860)

Marin Richard
de Laprade ←
Médecin
(1744-1797)

Françoise
Elizabeth
Dairaud ←

Claude Richard
Seigneur de
Pontempeyrat
(1695-1755)

Marianne
Le Forestier
de Villeneuve

Pierre Dominique
Dairaud
Orfèvre à
Montbrison

Marie Christine
Chastain

Marie Victoire
Chavassieu ←
(1793-1851)

Antoine
Chavassieu ←
Procureur
ès cours de
Forez
(1734-1794)

Madeleine
Bouchetal ←

Georges
Chavassieu
procureur ès cours
de Forez
(1689-1767)

Marguerite
Coste

Benoît
Bouchetal
Conseiller et
procureur du roi
à St Bonnet-le-Ch.

Marie Henriette
Gras



*Les de Laprade portaient :
Champ de gueules au chevron d'argent,
accompagné de deux étoiles d'argent en chef
et d'un besant d'or en pointe.*

MONTBRISON S'APPRETE A CELEBRER LE CENTENAIRE
DE LA MORT DU POETE VICTOR DE LAPRADE

Le 13 décembre 1983 marquera le centenaire de la mort du poète montbrisonnais Victor de Laprade, de l'Académie Française. Il est bon que l'année toute entière soit consacrée à sa mémoire et c'est pourquoi "VILLAGE DE FOREZ" a tenu à présenter ce numéro spécial.

Pour beaucoup de nos compatriotes, le nom de Victor de Laprade évoque une rue...une statue de bronze...une vieille maison...une école...mais que savent-ils, en réalité, de l'homme qui le porta ?...

Tant de choses se sont passées depuis ce 13 janvier 1812 où un enfant naissait dans la maison sise à l'angle de la rue Chavassieu et de la Grand'Rue (aujourd'hui angle de la rue Victor de Laprade et de la rue Martin Bernard)...Sa façade est familière aux Montbrisonnais par son style renaissance, sa belle fenêtre à meneaux et la poivrière dont elle est flanquée. C'était la maison des Chavassieu, c'est-à-dire de la famille maternelle du poète. Son père, le docteur Jacques de Laprade, qui était précédemment établi au n°27 de la rue Tupinerie, y était venu lors de son mariage avec Mlle Chavassieu, fille d'un martyr de la Terreur, fusillé à Feurs en 1794.

Une enfance heureuse

Victor de Laprade eut à Montbrison une enfance heureuse dont le souvenir devait illuminer toute sa vie. Il y grandit sous l'oeil vigilant du meilleur des pères et dans la tendresse de trois femmes : sa mère, Mme Jacques de Laprade et ses deux aïeules, Mme Marin de Laprade et Mme Antoine Chavassieu dont le doux visage devait lui inspirer plus tard celui de "Pernette".

Avec elles, il trottina de bonne heure dans les ruelles de Montbrison, il fréquenta la collégiale Notre-Dame où il avait été baptisé et dont le premier curé, l'abbé Dominique Populus, lui servit aussi de modèle pour un des personnages de "Pernette"...

Mais ses plus fortes impressions il les puisa dans la nature, dans ce beau paysage des Monts du Forez qu'il apprit très tôt à aimer au cours de longues promenades dans la campagne... Cela non plus, il ne devait jamais l'oublier.

Une triste adolescence

Pourtant ces années de bonheur étaient bien près de leur fin. L'enfant avait à peine 8 ans lorsqu'en octobre 1820, ses parents décidèrent de le mettre pensionnaire au Collège Royal de Lyon. On a peine à comprendre une telle décision... Après avoir choyé un enfant pendant huit ans, l'avoir élevé dans une atmosphère de tendresse, l'arracher tout à coup à la douceur du foyer pour le jeter...en prison, c'est quelque chose qu'il est difficile d'admettre, à notre époque surtout...

Dans un ouvrage écrit 50 ans plus tard : "L'éducation homicide", plaider pour l'Enfance, Victor de Laprade évoque les souvenirs de ces pénibles années...*Quatre hautes murailles bordées de fenêtres grillées et douze platanes rabougris, voilà le paysage...Une odeur de moisissure ou de maçonnerie salpêtrée, la température d'une cave ou d'un four, suivant la saison, voilà l'air ambiant et le parfum vital...*

Levé à 5 heures du matin, l'écolier d'alors devait affronter onze heures d'immobilité, de silence et d'attention, entrecoupées de courtes détente... Quel enfant d'aujourd'hui y résisterait ?

Victor de Laprade y fut très malheureux, d'autant plus qu'il n'avait pas les consolations de l'étude puisqu'il était classé parmi les faibles...

Avec quelle joie retrouvait-il aux vacances le cher paysage forézien et le parfum salubre des forêts dont la nostalgie le poursuivait tout au long de l'année scolaire !...Et pourtant, à chaque rentrée, il fallait quitter ce paradis pour retourner entre les hautes murailles du lugubre lycée de Lyon...

Et cela dura... dix ans, jusqu'au 6 août 1830 où il obtint son diplôme de bachelier ès-lettres.

Sous le ciel de Provence

Le jeune bachelier commença des études de médecine ; deux générations de médecins (son père et son grand-père) l'y prédisposaient... Malheureusement sa nature trop sensible ne s'accommoda pas des contacts de l'amphithéâtre ; la dissection des cadavres surtout lui inspirait un dégoût insurmontable.

Le docteur de Laprade n'insista pas. Il comprit que son fils avait besoin de sortir des brouillards lyonnais et l'envoya chez un de ses amis, Mr de Magnan, magistrat à Aix-en-Provence, pour étudier le droit.

Ayant retrouvé le soleil qui lui manquait, Victor de Laprade, coula en Provence des jours heureux. Il ne se lassait pas d'admirer la transparence absolue de l'air, l'abondance et la merveilleuse distribution de la lumière... Son but d'excursion préféré était la Montagne Sainte-Victoire immortalisée par Cézanne vingt ans plus tard...

En même temps qu'il poursuivait ses études avec succès, il sentait se développer en lui sa véritable vocation : celle de poète. Il se lia d'amitié avec les félibres d'Avignon, notamment avec Roumanille avec qui il entretint une correspondance. A l'âge de 22 ans, il écrivit ses premiers vers, publiés dans une revue provençale.

Retour à Lyon

En 1836, on le retrouve à Lyon où il s'est fait inscrire comme avocat stagiaire. Le vieux quartier St Jean, l'imposante façade du Palais au bord de la Saône seront désormais son horizon... Il écrit à un de ses amis Elzéar Pin : *La vie que je mène est, comme je l'avais prévu, une lutte pénible entre ma nature et ma position. A présent, comme toujours, attiré vers la poésie par l'instinct, vers le droit par la nécessité, je reste immobile entre les deux. La pensée de devenir ce qui s'appelle un avocat occupé me fait trembler...*

Cette épreuve dura quatre ans, puis il dit un adieu définitif au barreau pour se consacrer entièrement à la poésie.

La poésie avant toutes choses

L'oeuvre poétique de Victor de Laprade a été diversement appréciée par ses contemporains : Sainte-Beuve salue en lui le "nouveau poète", Lamartine applaudit à la lecture d'une de ses odes ; par contre, Alfred de Musset hausse les épaules et n'a pour lui que dédain.

"Psyché", "Hermia", "les Odes et Poèmes" comptent parmi les premiers succès de Victor de Laprade. On y trouve une dominante : l'amour de la nature qui lui fait parfois oublier l'homme. D'où une monotonie qui finit par lasser... Lors d'un séjour dans la capitale, dans le salon de Vigny comme dans la chambre de travail de Lamennais ou dans le cabinet de Villemain, il ne rencontra que des gens disposés à l'aider à devenir de plus en plus poète de talent.

Le professeur de lettres

Celui dont un établissement d'enseignement secondaire de Montbrison devait porter le nom exerça pendant 14 ans (de 1847 à 1861) des fonctions de professeur de lettres à la Faculté de Lyon. Très lié avec Edgar Quinet qui occupait cette chaire, ce dernier l'avait pressenti dès 1841 pour lui succéder, mais il ne voulut pas accepter avant d'avoir passé son doctorat. Des difficultés d'ordre politique retardèrent sa nomination et ce n'est qu'en 1847 que Victor de Laprade prenait possession de la chaire de Littérature Française à la Faculté des Lettres de Lyon.

Il fut un professeur remarquable par la clarté de son raisonnement et l'élévation de sa pensée. Les étudiants se pressaient à ses cours, Victor de Laprade avait trouvé la situation qui lui convenait et qui lui laissait en même temps assez de loisirs pour poursuivre sa carrière d'écrivain poète.

De cette époque datent les "Poèmes Evangéliques", dédiées à sa mère, les "Symphonies" inspirées par son grand amour de la nature qui lui valurent des critiques élogieuses... On le compara à Mendelssohn... *De part et d'autre, même ampleur, même sérénité, mais aussi mêmes tristesses ; il y a du mineur dans les "Symphonies" comme il s'en rencontre à toutes les pages de l'auteur du "Songe d'une nuit d'été"...*

Ce dernier ouvrage lui obtint le prix Monthyon décerné par l'Académie Française.

Victor de Laprade, qui avait épousé, en 1851, Nelly de Parieu, soeur du ministre de l'Instruction publique, menait donc à Lyon une existence heureuse partagée entre sa réussite à l'Université et ses succès littéraires. Il ne lui manquait plus qu'un titre de gloire : celui de faire partie de l'Académie Française, ce qui advint en 1858.

L'Immortel

C'est en effet le 11 février 1858 qu'eut lieu l'élection au fauteuil laissé vide par la mort prématurée du grand romantique Alfred de Musset. Sur 33 votants, Victor de Laprade obtint 17 voix contre 15 à Jules Sandeau, et c'est l'année suivante, le 17 mars, qu'il vint prendre solennellement possession de cette place. Parmi tant d'occupants illustres, ce fauteuil (le 32^{ème}) comptait Racan, La Bruyère, le prince de Rohan... Il est aujourd'hui celui de notre presque compatriote, l'éminent écrivain stéphanois Jean Guilton.

Ainsi que le veut l'usage, le nouvel élu prononça l'éloge de l'ancien. Il le fit avec une grande délicatesse, car, si ces deux hommes divergeaient sur de nombreux points, ils avaient en commun un certain idéal : tous deux connaissaient les tourments de l'infini et le poids de la souffrance.

L'année même de son élection, Victor de Laprade publiait un nouveau volume de vers "Les Idylles héroïques", de même inspiration que les "Symphonies". Il s'ouvre par une dédicace toute filiale au Pays de Forez :

*Cher pays de Forez, je te dois une offrande !
Terre où, dans mon berceau les chênes ont parlé,
Ta sève et ton murmure en ma veine ont coulé ;
Il faut qu'un cri d'amour, aujourd'hui, te le rende...*

C'est la première des strophes de ce beau poème à la gloire de sa terre natale.

Dernières années, dernières oeuvres

Une satire du gouvernement de Napoléon III (qu'il n'aimait pas davantage que son contemporain Victor Hugo) fit tomber sur lui les foudres impériales... Pour Victor de Laprade, ce ne fut pas Guernesey, mais la révocation de ses fonctions de professeur.

Signé aux Tuileries le 14 décembre 1861, ce décret arriva trois jours après à Lyon et peu s'en fallut qu'il ne déclenchât une émeute ! Hommes de lettres, sommités du monde des arts et des sciences, prélats, étudiants, tous prirent le parti du professeur révoqué. Des témoignages de sympathie lui arrivèrent de tous les points de l'horizon. Ses amis de l'enseignement supérieur se sentirent atteints par le coup qui, en frappant un collègue, les laissait eux-mêmes à la merci des dénonciations de la presse officieuse et de la mauvaise humeur du souverain et de ses ministres...

Il y eut pendant quelques jours un tel concours de sympathie et de soutien que l'épouse du poète pouvait dire fièrement à l'un de ses amis, Mr de Gaillard : "C'est la moitié de notre revenu qui disparaît mais je donnerais l'autre moitié pour que mon mari ait encore un succès comme celui-là !"

Désormais Victor de Laprade allait pouvoir s'abandonner tout entier à sa Muse. Pendant les 22 ans qui lui restaient encore à vivre, il va composer ses plus beaux ouvrages, en particulier "Pernette" sorte d'idylle héroïque qui a pour cadre le Haut Forez... Puis ce sont "les Voix du Silence" à l'accent de mélancolie et d'amour, "Hermadius", tragédie antique, et le plus populaire de tous : "Le Livre d'un Père" dédié à ses quatre enfants. Il écrit également quelques ouvrages en prose dont "l'Education homicide" qui n'est rien autre chose qu'un manifeste contre les rigueurs de l'enseignement de l'époque dont il avait eu tant à souffrir lorsqu'il était enfant...

Sa dernière oeuvre poétique, en quelque sorte son testament, s'appelle "Le Livre des Adieux", écrit à la fin de l'année 1880.

De 1870 à 1873, Victor de Laprade siégea à l'Assemblée Nationale comme député du Rhône. Il donna sa démission pour raison de santé.

Ses forces déclinaient de jour en jour. Il ne quittait plus sa chambre de malade et son cabinet de travail, Rue de Castries. Il mourut le 13 décembre 1883. Comme il en avait exprimé le désir, son corps fut transporté à Montbrison où eut lieu une cérémonie funèbre dans la Collégiale Notre-Dame... puis ce fut le caveau de famille au cimetière sous une abondante chute de neige... comme à l'enterrement de Pernette !

C'est devant ce caveau que viendront s'incliner, le 13 décembre prochain, les personnalités montbrisonnaises et les amis du poète... Ils déposeront aussi la gerbe du souvenir devant sa statue au Jardin d'Allard, oeuvre du sculpteur Bonnassieux... cette statue de bronze qui le représente debout, un crayon à la main, légèrement appuyé contre la pile de ses ouvrages... Des générations de Montbrisonnais ont pu admirer son beau front de penseur... une multitude de petits enfants s'est ébattue à ses pieds... Victor de Laprade fait partie du paysage de la ville et est la plus belle parure de son jardin... Puisse cette commémoration raviver son souvenir et nous le rendre encore plus présent.

Marguerite V. FOURNIER

Bibliographie : *La vie et les oeuvres de V. de Laprade*, abbé James Condamin.

PERNETTE A L'ECRAN !

POURQUOI PAS ?...

En 1868, Victor de Laprade écrivait PERNETTE, roman pastoral inspiré d'un fait véridique, véritable poème à la gloire du pays de Forez... Considéré à l'époque comme son chef-d'oeuvre, il est aujourd'hui bien oublié... Qui aurait, en effet, la patience de lire les 4 000 alexandrins qui composent cet ouvrage dont la Bibliothèque de la Diana possède un bel exemplaire, édité à Paris en 1870 par la Librairie Académique Didier, Quai des Augustins, et illustré d'artistiques gravures ?...

Pourtant l'histoire qui y est racontée est touchante et mériterait d'être reprise par un cinéaste et tournée sur les lieux mêmes où elle s'est déroulée en 1815. Le paysage est resté immuable : les rocs et les bruyères du Haut-Forez prêtent comme autrefois leur cadre à ce roman d'amour et d'héroïsme composé de sept chants, chacun pouvant donner matière à un scénario.

Chant Premier : LES FIANCAILLES

Décor : Un village du Haut-Forez (pourrait être Lérigneux). Une grande maison de pierre, précédée d'une terrasse ombragée par quatre gros tilleuls, du haut de laquelle la vue s'étend sur la plaine. C'est un beau soir d'été, les blés sont mûrs et le ciel radieux. Deux familles s'apprêtent à célébrer dans la joie les fiançailles de leurs enfants : Pierre et Pernette.

Du haut de la terrasse, Jacques, le père de Pernette, un riche laboureur, montre ses biens à Madeleine, la mère de Pierre, et les lui désigne d'un geste large :

(Jacques)

J'ai tout ce qui s'étend de la vigne au ruisseau :
Ces trèfles, ces froments, ces prés bien pourvus d'eau,
Ces chanvres près du bord courant le long des aunes,
Et là-haut, sous les pins, ces seigles déjà jaunes.
Ma forêt qui verdoie au nord de la maison
Avec ces rochers noirs finit à l'horizon...

Non seulement Madeleine admire, mais, avec une finesse toute lorézienne elle démontre à Jacques qu'il possède un trésor autrement plus précieux que son domaine : Pernette, son enfant !

(Madeleine)

Où le sol est fécond, plaisant est le manoir,
Vos fruits bons à goûter sont radieux à voir,
Mais l'or de vos froments et vos pêches vermeilles,
Les grappes de rubis enchâssés dans vos treilles
N'ont pas plus de rayons et de fraîches couleurs
Que les yeux de Pernette et que sa joue en fleurs.
Le bord de vos étangs n'a ni peuplier ni frêne
Si souples et si droits que sa taille de reine.
Plus joyeux et plus doux que son âme sans fiel,
Vos nids n'ont pas d'oiseaux et vos ruches de miel...
Et vos prés, votre vigne, enfin tout l'héritage,
Rien ne vaut ce trésor caché dans le ménage.

Compliment pour compliment, Jacques vante à son tour les mérites de Pierre :

(Jacques)

C'est un coeur, celui-là ! chaud comme le soleil,
Un rude laboureur qui n'a pas son pareil
Pour tracer un sillon aussi droit qu'une règle
Et porter en riant ses dix boisseaux de seigle !

Tandis que les invités devisent sous les tilleuls, les héros de la fête se promènent dans les champs :

(Récitant)

Le couple radieux s'isolait dans sa joie,
Marchait avec lenteur, sans suivre aucune voie,
Sans rien voir que lui-même, ayant pour horizon
Deux ombres à ses pieds et des brins de gazon ;
Sans parler ou disant quelque parole brève,
Qu'un serrement de main, qu'un long regard achève,
Les mots n'exprimant pas ce qu'ils avaient au coeur...

S'apercevant tout à coup que les convives les attendent, Pierre et Pernette se mettent à courir en direction de la maison :

(Récitant)

Entre les hauts épis courbés légèrement,
On les voyait glisser dans l'or du blond froment ;
Les rubans dénoués, les plis des longues manches
Sur les jeunes moissons semblaient des ailes blanches...

Les jeunes gens sont accueillis avec joie par leurs parents et invités, parmi lesquels se trouve un prêtre (vraisemblablement l'abbé Populus, premier curé de Notre-Dame de Montbrison) et tous pénètrent dans la salle du banquet. Jacques s'aperçoit de l'absence d'un ami :

(Jacques)

Où donc est le docteur ? Un jour de mariage
Ne saurait-on mourir sans lui dans le village ?...

Le repas commence sans lui... On arrive au dessert... puis au café servi sur la terrasse... Enfin le voilà !... Mais il manque d'entrain... Il a une mauvaise nouvelle à annoncer :

(Docteur)

Mes amis, on annonce une victoire insigne,
Vingt mille prisonniers, des princes, de grands noms,
Des fusils, des chevaux, des drapeaux, des canons ;
En un mot l'empereur, outre de fortes sommes,
décrète qu'il lui faut cent ou deux cent mille hommes ;
Exemptés, libérés, anciens, nouveaux conscrits,
Tout ce qui peut marcher, dit-on sera repris !...

C'est la consternation générale... La fête est terminée...

(Récitant)

Voisins, amis, parents, chacun prétextant l'heure
abrégeant les adieux courut à sa demeure ;
Et du logis désert comme un jour de trépas,
Le curé, le docteur seuls ne partirent pas...

Les fiancés se séparent. Pierre et sa mère retournent chez eux le coeur lourd d'angoisse.

(Récitant)

Ils longeaient les froments par un sentier étroit,
Sombres, foulant les fleurs que des bandes si gaies
Répandaient le matin en chantant sous les haies...

Et quand s'ouvrit pour eux le seuil de la maison
Une lune sanglante éclairait l'horizon.

Chant Deuxième : LE SOLDAT DE L'AN II

Décor : la maison de Madeleine.

Elle est assise devant la table de la cuisine et pleure, la tête dans ses mains.

Le prêtre vient d'apporter à Pierre l'ordre de l'Empereur lui enjoignant de partir et il l'exhorte à l'obéissance :

(le curé)

Toi, Pierre, mon enfant, sois homme et sois chrétien,
Mon disciple chéri, pars, béni de ton maître.
La trempe de ton cœur va se faire connaître.
Certes, l'épreuve est rude à ton âge, et c'est peu
De subir la misère et d'affronter le feu ;
Voici qu'il faut encore vivre seul des années
Et voir jusqu'à la paix tes amours ajournées,
Quitter Pernelle, enfin, sans être son époux...

Il cherche à dire des paroles d'espoir et de consolation :

(le curé)

Un conscrit comme toi peut faire un capitaine,
Passer de l'épaulette à la ceinture d'or...
De beaux jours, mes enfants, peuvent nous luire encore...

*Mais Pierre ne l'écoute pas. Il saisit le papier et le froisse...
Il frappe la table de ses poings :*

(Pierre)

Quelle est donc cette loi, dit-il d'une voix sourde
Qui m'ôte mon amour m'ayant pris tous mes biens ?
De qui sommes-nous donc les esclaves, les chiens ?...

Pourquoi m'armer, verser mon sang, donner mes biens,
Mourir ? Sinon pour ceux que j'aime et qui sont miens.
Avant tout, que Pernelle ait mon serment suprême,
Que je suive la loi de mon cœur... de Dieu même !

*La mère sanglote de plus en plus fort. Le docteur entre. Il
conseille à Pierre de s'enfuir :*

(Le docteur)

...Toi, fais ce qu'il faut faire
Pour rester homme libre et pour t'appartenir,
Et va dans la montagne attendre l'avenir.

*A son tour, Jacques le laboureur, père de Pernelle prend la
parole. Dans sa jeunesse, il a été soldat de l'an II. Dans une longue
tirade (qui n'est pas sans rappeler celle du Flambeau dans l'Aiglon)
il évoque ses glorieuses campagnes :*

(Jacques)

Un fleuve humain roulait ses flots à la frontière,
Nous partions, nous courions en chantant, en pleurant :
La Marseillaise en feu planait sur ce torrent...
... Et je passai le Rhin, croisant la baïonnette,
Je marchais hardiment, fier, presque sans émoi,
Comme si les boulets ne pouvaient rien sur moi,
Tant nous avions au cœur une ivresse héroïque !...

Mais ce bel enthousiasme est bien loin... Il y a eu trop de guerres, trop de sang versé, et l'ancien soldat adjure solennellement son gendre de "ne plus aider à ce sanglant pouvoir"...

(Jacques)

*...Suive qui le voudra son aigle triomphant ;
Toi, combats, s'il le faut, pour rester notre enfant !...
...Tout ce qui reste au sol de garçons vigoureux
Se garde au fond des bois...Eh! bien, pars, fais comme eux.*

Dans la nuit, guidé par le docteur, Pierre va rejoindre les réfractaires.

Chant troisième : LES REFRACTAIRES

=====

Décor : la terrasse de la maison de Jacques. Un char attelé de boeufs amène l'humble mobilier de Madeleine chassée de chez elle en tant que mère d'un insoumis. Pernette s'active gentiment auprès d'elle :

(Pernette)

*Mère, reposez-vous ! c'est moi dès aujourd'hui
Moi qui vous servirai comme si c'était lui.
Malgré leur loi méchante et qui vous a chassée,
Suis-je pas votre fille étant sa fiancée ?...*

Le docteur arrive à cheval ; il a fait sa tournée dans les bois et donne des nouvelles rassurantes du "maquis"...

(Le docteur)

*On chasse, on pêche, on dort, même on boit sur la mousse ;
On sculpte le tilleul et l'on tresse l'osier
On visite au dessert l'airelle et le fraisier...*

Bref, les réfractaires mènent une existence assez douce sur les hautes chaumes loréziennes.

Et Pierre ? demande Pernette. Lui, c'est le chef, aimé de tous :

Il est prince, il est roi, là-haut sous la ramée...

Pourtant des rumeurs inquiétantes circulent. L'Empereur a besoin de plus en plus d'hommes pour étendre ses conquêtes de plus en plus loin. Les réfractaires doivent se tenir sur leurs gardes pour lui échapper. Qui les préviendra ? Le docteur propose de le faire mais il est trop connu pour passé inaperçu... Alors Pernette qui tricotait en silence se lève :

(Pernette)

*J'irai, c'est mon devoir...
Par le choix de mon père et le don de mon âme,
Devant Dieu, devant vous ne suis-pas sa femme ?
Nous aurons même sort ! J'ai droit de partager,
A défaut de son nom, sa peine et son danger...*

Tout le monde se récrie : la forêt n'est pas sûre ; elle s'expose au loups, aux rôdeurs...Mais rien ne peut fléchir sa volonté et elle s'en va dans la nuit escortée de son chien.

Chant quatrième : PIERRE ET PERNETTE

=====

Décor : un éperon rocheux sur la piste de Pierre-sur-Haute, au lever du soleil.

(Récitant)

Sur les monts dentelés un trait de feu serpente
A l'orient ; la nuit règne encore sur leur pente.
Entre les sommets noirs et le ciel qui rougit
Le sillon d'or au loin s'élançe et s'élargit.
Tout à coup, émergeant d'une cime encore sombre,
Laissant la plaine immense et les coteaux dans l'ombre,
Par dessus les brouillards, le disque du soleil
Darde aux monts opposés des teintes de vermeil.
La tête des sapins s'embrace la première ;
Toute la forêt baigne, enfin dans la lumière ;
Aux angles des rochers la flamme en se heurtant
Fait jaillir du granit un rayon éclatant...

Assis sur le rocher, Pierre contemple ce spectacle grandiose et cherche des yeux la demeure de Pernette. Il est tout à coup tiré de sa rêverie par un joyeux aboiement... Il reconnaît le chien, puis la jeune fille qui s'avance vers lui dans la lumière de l'aurore...

Les retrouvailles de Pierre et de Pernette sont décrites d'une manière idyllique par le poète... Il chante aussi la beauté du site :

(Récitant)

Tels que de noirs clochers au-dessus des bruyères,
là, des volcans éteints surgissent les cratères,
Et les blocs de basalte en leurs entassements
Simulent, tout à coup, d'étranges monuments.
Là, dominant au loin la déserte étendue,
Pierre-sur-Haute en fleurs lève sa tête ardue,
Réservoir des torrents et des ruisseaux discrets
Où s'abreuvent tes fils, cher pays de Forez !
Qui montera là-haut verra tout un royaume,
Tout le pays gaulois, du Mont Blanc au Mont Dôme !...

Le bonheur n'empêche pas Pernette de délivrer son message. Pierre ne le prend pas au sérieux :

(Pierre)

Viennent l'homme et sa bande !
La montagne est bien haute et la forêt bien grande !
Fussent-ils plus de mille à fouiller dans nos bois,
Nos sapins sont encor plus nombreux mille fois.
Nous y pourrons braver les hordes qu'on nous lance,
Rien qu'en leur opposant cette ombre et ce silence.

Pernette le croit, elle est heureuse. Le jour est radieux.

(Récitant)

Or, planant au-dessus des splendeurs de ce jour,
Dans cet autre infini qui se nomme l'amour,
Puisant l'oubli des maux à ces deux sources saintes,
Ces âmes de vingt ans firent trêve à leurs craintes.
Sans nul souci des lois et des hommes pervers,
Ils ne voyaient qu'eux seuls et Dieu dans l'univers.

(Pernette)

Et Pernette disait :

Sommes-nous sur la terre ?
Est-ce toi que je vois, toi que j'écoute, ô Pierre ?
Je t'aime en ce désert d'un amour tout nouveau ;
Jamais je ne t'ai vu si puissant et si beau ;
Jamais je n'ai senti comme sur ces bruyères,
Mon coeur tout débordant d'espoir et de prières...

(Pierre)

Et Pierre lui répondait :

Nous sommes devant Dieu
Enchaînés l'un à l'autre à jamais, en tout lieu !
Il ordonne à nos coeurs bénis de sa rosée
L'éternelle union par les lois refusée.

Ici-bas, ni là-haut, quel que soit l'avenir,
Rien n'aura séparé ce qu'il voulait unir.

Au coucher du soleil, ils s'arrachent l'un à l'autre, sans tristesse et pleins d'espérance. Pernelle regagne le village et redonne confiance à tous ceux qui l'attendent l'angoisse au coeur.

Chant cinquième : L'INVASION

Décor : *La forêt. Les conscrits assis sous les sapins écoutent le docteur qui vient leur annoncer la chute de Napoléon.*

(le docteur)

Mes enfants, disait-il, vos mères sont en joie ;
Du sanglant recruteur vous n'êtes plus la proie ;
Vous n'irez pas mourir loin du pays natal,
Ecrasés sous le char de cet homme fatal...
Rentrez dans vos maisons, vous n'êtes plus proscrits !

La joie de Pierre et de ses compagnons se transforme en tristesse lorsqu'ils apprennent que les ennemis foulent le sol de la Patrie... Ils comprennent que leur devoir est de les combattre :

(Pierre)

Cette terre est à nous faite par nos ancêtres ;
Nous y devons, comme eux, vivre et mourir en maîtres
Nous seuls avons le droit d'en barrer le chemin...

Souffrirez-vous, amis, des hôtes oppresseurs
Dormant sous votre toit et servis par vos soeurs ?
Moi, plutôt que de voir au foyer qui s'indigne,
Pernelle leur verser le vin de notre vigne,
Et ces chefs lui sourire, et ma mère humblement
Pétrir pour leur festin le beurre et le froment,
J'irais seul assaillir l'odieuse cohorte,
Du logis profané, je briserais la porte...

Je ne souffrirai pas, moi vivant, que l'on dise
Que j'ai laissé servir ma mère et ma promesse...
Aux armes ! que l'issue en soit heureuse ou triste,
Mon coeur parle trop haut pour que je lui résiste,
Il m'ordonne d'agir et d'aller où je vais...
Sentez-vous comme moi, faites comme je fais !

(Récitant)

Les coeurs avaient reçu l'étincelle guerrière
Et ce cri s'éleva :

 Nous ferons comme Pierre !
Nous vivrons, nous mourrons sous son commandement !
Et tous les bras levés confirmaient ce serment.

Au logis, Madeleine prie, Pernelle se dit prête à combattre aux côtés de Pierre, Jacques fourbit son fusil de l'An II :

(Jacques)

Qu'on sonne le tocsin, que Pierre nous commande ;
Moi, soldat de Moreau, je serai de la bande !

Chant sixième : LES FRANCS-CHASSEURS

Décor : *Les hauteurs vers lesquelles se dirigent les villageois apeurés fuyant l'ennemi, poussant devant eux leurs troupeaux. Le bourg s'est vidé de ses habitants :*

(Récitant)

Il ne demeure dans les maisons sans maître
Que d'infirmes vieillards sous la garde du prêtre,
Quelque être sans famille et qui veut mourir seul,
Quelques petits enfants soignés par un aïeul...

(ce lamentable exode devait se renouveler...130 ans plus tard !)

Comme le feront ceux de 1944, les "maquisards" de 1815 protègent le départ des fugitifs...

L'ennemi avance. Il atteint bientôt le bourg, le dépasse et s'engage sur la route de la montagne.

Pierre ordonne à ses hommes de gagner leur poste de tir. Les femmes se cachent dans les genêts.

(Récitant)

De nos braves amis on n'en voyait plus un.
Les francs-tireurs guettaient le moment opportun.
A genoux, accroupi, chacun reste immobile,
Buissons et chemins creux cachent leur longue file...

L'étranger aux pas lourds s'avance sans soupçons
Devant nos chemins creux couverts par les buissons,
Quand jaillit à travers les ronces et les lierres,
Un sifflement aigu suivi de cent tonnerres...
L'écho crépite et gronde et nos vaillants conscrits,
Dressés et triomphants s'élancent à grands cris :
Pas un coup de fusil qui n'ait touché son homme...

Surpris et foudroyé, le bataillon trop lent
Hésita, froids soldats, braves mais sans élan...

La bataille est terrible. Les montagnards ne se contentent pas de leurs balles et de leurs fusils, mais, comme au Moyen-Age, ils roulent des rochers pour écraser l'ennemi.

(Récitant)

...Et toute à son ardeur amoureuse et guerrière,
Pernette a pris sa place au combat près de Pierre.

*L'étranger en déroute sonne la retraite. C'est la victoire !
C'est la joie ! Mais voici qu'une balle égarée vient frapper le
jeune chef.*

(Récitant)

Tout à coup il se dresse, il tressaille, il chancelle,
Sur sa large poitrine un flot de sang ruisselle.
Prompte comme le vent, Pernette est près de lui,
L'enlace...et de ses bras, ferme et flexible appui,
Lentement, sur la feuille et sur la mousse épaisse,
Les deux genoux ployés, le bien-aimé s'affaisse...

Chant septième : LES NOCES

=====

Décor : la forêt. Pierre est appuyé contre un arbre, Pernette tient sa tête sur ses genoux et la caresse. Le sang coule à flots de sa blessure, le docteur hoche la tête, ses amis sont consternés.

(Récitant)

Pierre avait tout compris dès le premier moment ;
A sa mère, à Pernette, il sourit doucement,
Et, sentant qu'il touchait aux dernières épreuves,
Du coeur et du regard, il bénit les deux veuves...

La parole revint ; les noms de son amour
Sur ses lèvres erraient murmurés tour à tour,
Puis, de ses faibles mains enlaçant les deux femmes,
A jamais, dans leur deuil, il souda ces deux âmes,
Et par un testament impossible à briser,
Les légua l'une à l'autre en ce double baiser.

Un envoyé est allé chercher le prêtre au village. Il vient assister le mourant et lui donne les derniers sacrements au milieu de l'émotion générale.

On arrive au passage le plus émouvant de cette histoire tragique : le mariage de Pierre et de Pernette.

S'adressant au prêtre, Pierre lui demande de les unir :

(Pierre)

Rien ne m'interdit plus, dans ce moment suprême
D'obéir à mon coeur et d'être à ce que j'aime,
Et de donner ma main, mon nom, mon dernier voeu
A celle que je vais attendre au sein de Dieu.
Mon Père, unissez-nous ! prononcez sur nos têtes
Le mot qui nous convie à d'éternelles fêtes,
Chargez nos fronts bénis de ces puissants liens
Qui, jusque dans le ciel, suivent deux coeurs chrétiens,
Et, qu'une fois serrés sur la terre où nous sommes,
Nul pouvoir ne rompra, pas plus Dieu que les hommes...

Suivant le désir du marié, les compagnons étendent sur leurs deux têtes le poêle nuptial formé de branches de feuillage. Le prêtre unit leurs mains et prononce la formule du mariage chrétien...

(Récitant)

Un silence profond suivit ces mots du prêtre.
Les amants, les époux, dans leur rêve exaucés
A la face du ciel se tenaient embrassés...
Et, de leur chaste oubli respectant le mystère,
Les yeux se détournaient du couple solitaire...
Eux, sans rien voir, perdus et seuls dans l'univers
S'étreignaient, s'appelaient de mille noms divers...

Leurs visages, leurs mains, leurs lèvres sans couleurs
Se joignirent longtemps, cimentés par les pleurs.
Leurs larmes, en tombant, qui se confondaient toutes,
Sur leurs cheveux mêlés roulaient en mêmes gouttes...

Tels furent, ici-bas, sans autre lendemain,
Le salut et l'adieu de ce funeste hymen...

Le poète a voulu associer une dernière fois le paysage à ses héros. Pendant son agonie, Pierre jette ses regards sur l'admirable panorama de la plaine du Forez :

(Pierre)

J'ai là cet horizon tant de fois contemplé :
Tout le pays natal à mes yeux déroulé.
Là-bas, la plaine immense où j'ai fait tant de lieues,
Nos étangs argentés et nos collines bleues,
Et ces clochers lointains qui m'ont vu presque tous
Devant leurs saints patrons m'arrêter à genoux ;
Tout ce monde à la fois si grand et si paisible,
Par où je m'élevais vers un monde invisible...
O doux pays, meilleur que tu n'es renommé,
Tu perds un de tes fils qui t'ont le plus aimé...
Adieu ! reste béni dans les fruits que tu portes,
Moissons de pur froment, d'âmes douces et fortes ! Adieu !

Je meurs en plein soleil, doucement au milieu
De mes plus chers amours ! Mère ! Pernette ! Adieu !

Epilogue : LA VEUVE

Décor : La maison de Pernette. Un feu flambe dans l'âtre. Une vieille femme est assise dans un fauteuil, un chien à ses pieds. Devant elle, un jeune homme, assis sur un escabeau, l'écoute avec attention.

De longues années ont passé. Pernette qui a survécu à son immense douleur est à présent très âgée. C'est la seule survivante des personnages du roman.

Le jeune homme qui lui rend visite est un poète. Elle l'a connu tout enfant. Il faisait partie de la troupe de marmots qu'elle aimait rassembler autour d'elle, leur apprenant à lire, à écrire, à prier...

(Le poète)

Parfois, ayant choisi - c'étaient de rares fêtes -
Les coeurs les plus ardents parmi ces blondes têtes,
Ceux qui, déjà plus mûrs, savaient mieux admirer
Et qu'aux nobles récits elle avait vus pleurer,
Loin des sentiers connus, vers les lieux sans culture,
Elle nous conduisait, dans la haute nature,
Sur un de ces rochers dont les yeux incertains
Sondent l'immensité des horizons lointains,
Et parmi les détours des forêts tant aimées
Des débris de son coeur encore toutes semées.
Puis, de rameaux cueillis en de secrets endroits
On venait couronner les deux bras d'une croix.

...

Là cessaient tout à coup le bruit, le jeu frivole,
C'était comme une église où se tiendrait l'école.
Alors se déployait, gardé pour ce soleil,
Quelque récit fécond en vigoureux conseil...
De Dieu, des grands devoirs, de la liberté fière
Pernette nous parlait sur la tombe de Pierre !
Nos yeux ardents brillaient d'orgueil et de courroux ;
L'âme de son héros semblait passer en nous...

* * *

Sentant sa fin approcher, Pernette a appelé auprès d'elle l'enfant devenu poète. Pendant toute une nuit elle va s'entretenir avec lui :

(Pernette)

Toi qui goûtas l'air libre et les clartés des monts,
Tu resteras fidèle à ce que nous aimons.
Puisque Dieu t'a donné le vers, arme tranchante,
Qui frappe encore mille ans après celui qui chante,
Sers t'en pour la justice et pour la liberté...
Fais donc vivre en tes vers le meilleur de nos âmes,
Le souffle des hauteurs où tous deux nous montâmes,
La foi des grands parents, ces coeurs mâles et droits,
L'amour des souvenirs, le culte des vieux droits...

Arrache de l'oubli quelque héros obscur
Qui puisse être un exemple et qui soit resté pur ;
Montre-le simple et fort sous sa libre bannière...
Sur ta plus noble page écris le nom de Pierre."

(Le poète)

Elle avait dit ce mot de son plus ferme accent,
Et son âme partit en me le prononçant.

Comme elle en avait exprimé le désir, Pernette a été enterrée sur la montagne auprès de Pierre...

(Récitant)

Et ce couple charmant, à l'ombre de nos bois
Dort sous les mêmes fleurs et sous la même croix.

(Marguerite V.FOURNIER)

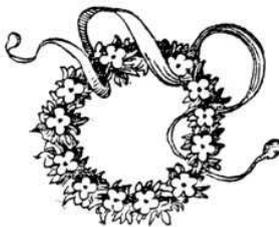




Illustration et poème extraits du "Livre d'un père"
de Victor de Laprade.

LA GRAND-GERBE.

Un char passe lent et superbe,
Le premier char de la moisson ;
La croix sur la plus haute gerbe
Brille en longeant le vert buisson.

Une croix d'épis, des guirlandes,
Bluets, pavots, ruban doré.....
Les moissonneurs, joyeuses bandes,
Marchent autour du char sacré.

Des fleurs entourent les faucilles,
Des fleurs couronnent les enfants.
Vaillants garçons, robustes filles
Entrent dans la cour, triomphants.

Les fifres et la cornemuse
Sonnent sur l'herbe, à qui mieux mieux,
Les airs de la rustique muse
Qui faisait bondir les aïeux.

Déjà tournent les folles rondes,
Filles, garçons entremêlés ;
Hors des coiffes les tresses blondes
S'échappent sur les cous hâlés.

A voir comme chacun se dresse,
Saute et rit de mille façons,
A voir la fougueuse allégresse
De ces danses, de ces chansons,

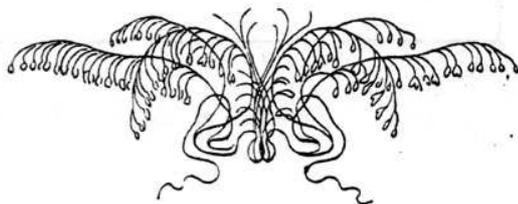
Dirait-on qu'au loin, dans la plaine,
Ils ont, courbés sous un ciel lourd,
Altérés, suant, hors d'haleine,
Manié la faux tout le jour ?

Car, mes fils, il faut qu'on travaille
Rudement pour cueillir ces grains !
La moisson, plus que la semaille,
Veut l'effort des bras et des reins.

La terre, chaude comme braise,
Brûle les pieds. Le noir grillon
Se tait, se cache et dort à l'aise
Dans les crevasses du sillon.

Et plus les récoltes sont belles,
Moins le faucheur a de sommeil,
Coupant et liant ses javelles
Sous les morsures du soleil.

Mais voyez aussi quelles joies
Lorsque, aux douces fraîcheurs du soir,
Les taureaux et le char qui ploie
Portent la grand-gerbe au manoir !





La maison natale du poète Victor de Laprade à Montbrison.

L'inauguration de la statue de Victor de Laprade

(17 juin 1888)

UNE SOUSCRIPTION PUBLIQUE

Victor de Laprade était né à Montbrison où son père et son grand-père avaient été médecins. A sa mort, il fut enterré dans sa ville natale qui donna son nom à une rue. Très vite, se répandit l'idée de lui consacrer une statue : la Diana, présidée par le comte de Poncins lança une souscription publique qui obtint un grand succès : 18 426 F furent rapidement rassemblés. La liste des souscripteurs a d'ailleurs été publiée dans une brochure que la Diana a consacrée à l'inauguration ultérieure de la statue (1). Il y eut 573 souscripteurs, dont 21 collectivités et 34 souscripteurs anonymes.

Parmi les souscripteurs, plusieurs collègues de Victor de Laprade à l'Académie Française : le duc d'Aumale (fils du roi Louis-Philippe), le duc de Broglie, Maxime du Camp, François Coppée, le comte de Falloux, le poète Sully Prudhomme (futur Prix Nobel de littérature).

L'aristocratie forézienne était représentée par la plupart de ses membres qui, par ailleurs, faisaient presque tous partie de la Diana : cette aristocratie, restée largement royaliste, fut sans doute honorée de compter parmi la liste des souscripteurs le comte de Paris, chef de la Maison de France (qui versa 200 F).

Il y avait aussi nombre de parlementaires ou d'anciens parlementaires qui honoraient ainsi leur ancien collègue à l'Assemblée Nationale : toutes opinions confondues puisqu'on trouvait aussi bien le Vicomte de Meaux, ancien ministre de Mac-Mahon et vice-président de la Diana, que le député républicain Francisque Reymond et le sénateur J.B. Chavassieu.

A côté de ces personnalités, beaucoup de petits souscripteurs dont l'offrande donne à la cérémonie son caractère populaire (un souscripteur anonyme ajoutait à sa souscription de 5 F la mention : "Que le riche offre l'or et le pauvre l'obole").

Parmi les souscriptions des collectivités, la Diana et l'Académie des Sciences, Arts et Belles-lettres de Lyon (2) avaient versé chacune 500 F alors que la Ville de Montbrison se contentait d'une fort modeste souscription de...25F! (3)

LA STATUE

L'exécution de la statue fut confiée à un sculpteur d'origine forézienne, Jean-Marie Bonnassieux, né à Panissières en 1810 : Prix de Rome en 1836, membre de l'Académie des Beaux-Arts et du Conseil supérieur de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. C'était un sculpteur renommé, auteur de la monumentale statue de Notre-Dame de France qui domine le Puy-en-Velay.

- (1) L'inauguration de la statue de Victor de Laprade à Montbrison (Montbrison, Imprimerie typographique de A.Huguet, 1889)-85 p.
- (2) Victor de Laprade en avait été membre. Son père en fut président.
- (3) Faut-il y voir une arrière-pensée politique ? La mairie est dirigée par des républicains. Or V. de Laprade avait été le chantre de la France chrétienne et traditionnaliste. Cependant nous verrons que le conseil municipal participa à la cérémonie du 17 juin 1888 (à une place, il est vrai, modeste par rapport à celle de la Diana).

La statue fut placée dans le Jardin d'Allard, à l'emplacement d'un banc où le poète venait souvent s'asseoir lorsqu'il était à Montbrison. Le piédestal fut exécuté selon les plans de l'architecte Poncet, et symboliquement, le granite en avait été tiré du domaine des Laprade, à St-Cyr les Vignes. Sur la face principale fut gravée l'inscription suivante :

A Victor de Laprade
de l'Académie Française
1812-1883
ses concitoyens
ses amis, ses admirateurs

La statue, oeuvre de Bonnassieux, avait été coulée dans le bronze par le fondeur Gruet. Haute de 2,40 m, elle représente Victor de Laprade debout, appuyé sur un cippe (4) où sont gravés les titres de quelques-uns de ses principaux ouvrages. La main gauche tient quelques feuillets, la main droite semble prête à inscrire de nouveaux vers.

LES FESTIVITES DU 17 JUIN 1888

Le 16 juin, le vicomte de Meaux, vice-président de la Diana, avait accueilli les personnalités invitées, dont François Coppée, successeur de Laprade à l'Académie Française. Il donna en leur honneur une fête à laquelle étaient conviés les membres de la Diana et les souscripteurs.

Le 17 juin, à 9 h. du matin, une messe fut célébrée en la collégiale N.D. d'Espérance : messe traditionnelle, célébrée chaque année à l'intention des dianistes défunts. Elle fut dite par le chanoine James Condamin, biographe de V. de Laprade. L'orgue était tenu par Emile Lachmann, organiste de N.D. et compositeur, membre de l'Académie Royale de Ste Cécile de Rome qui exécuta, notamment, la marche funèbre de Guilmant (5). Madame de Laprade et sa famille assistaient à la cérémonie.

Puis un banquet de plus de cent couverts réunit dans la grande salle de la Chevalerie, à l'hôtel-de-ville, membres de la Diana et souscripteurs. La table d'honneur était présidée par le comte de Poncins, entouré de François Coppée et de Jean-Marie Bonnassieux. Paul et Victor de Laprade (6) représentaient la famille du poète. Au dessert, trois allocutions furent prononcées. Le vicomte de Meaux, après s'être adressé à François Coppée, "le plus parisien des poètes", proposa à tous les assistants un toast "à la santé, à la prospérité et à la perpétuité de la Diana". François Coppée évoqua la visite faite, le matin même, à la salle héraldique de la Diana :

J'ai visité ce matin votre belle salle de la Diana, j'ai vu votre bibliothèque et vos collections, reçu un de vos jetons de présence que je conserverai précieusement, et, considérant tout ce que vous avez su faire en vingt-cinq années, je ne doute pas de la longévité et du brillant avenir que l'on vient de vous souhaiter.

Paul de Laprade, l'un des trois fils du poète, déclara à son tour :

C'est avec une profonde émotion, Messieurs, que les fils de Victor de Laprade vous remercient. L'amour traditionnel du Forez

-
- (4) cippe : de cippus (lat.), demi-colonne sans chapiteau que les Anciens élevaient sur les tombeaux.
(5) Félix-Alexandre Guilmant (1837-1910), organiste et compositeur, fut l'auteur de nombreuses pièces pour orgue. Musicologue, il entreprit la publication des oeuvres des anciens organistes.
(6) Paul de Laprade (1861-1907), avocat à la cour d'appel de Lyon et Victor de Laprade (1853-1930), docteur en médecine, étaient deux des fils du poète.

que nous avons reçu de notre père, la sympathie qui nous unissait à ce que j'appellerai sa famille poétique, c'est-à-dire à ses disciples, ses amis, ses admirateurs, s'augmente aujourd'hui de toute notre reconnaissance, et nous contractons vis-à-vis de vous une dette que nous ne pourrions jamais acquitter.

Les convives se séparèrent pour se retrouver ensuite à la Diana. De son côté, le conseil municipal représenté par M. Chialvo, premier adjoint et MM. Périer, Félix, Hatier, Chauve, Mervillon, Lafond, Huguet, Jouband, Maillon, Duchez, Dérory, Palais et Jacquet, partant de l'hôtel-de-ville, se rendit à la Diana (7). Il y fut reçu par le bureau de la société, dans la grande salle où se pressaient les invités.

Un nouveau cortège se forma alors pour se rendre au jardin d'Allard, avec, à sa tête, le comte de Poncins, François Coppée (en grand uniforme d'académicien) et le sculpteur Bonnassieux. L'"Harmonie Montbrisonnaise" conduite par Antonin Roux, marche en tête et fait entendre ses plus éclatantes fanfares. La compagnie des sapeurs-pompiers, commandée par M. Thévenet, architecte de la ville, sert d'escorte. Une foule nombreuse se presse sur le passage du cortège" (8).

Au jardin d'Allard, deux tribunes avaient été dressées, à droite et à gauche de la statue et étaient réservées aux membres de la famille de Laprade et aux invités de la Diana. En face de la statue, des sièges pour les membres de la Diana et les souscripteurs ; au pied de la statue, une estrade où prirent place les orateurs qui devaient prendre la parole. La foule avait envahi le jardin d'Allard et des spectateurs étaient perchés sur tous les points élevés. Le service d'ordre était assuré par les soldats du 16e R.I. Une salve d'artillerie annonça l'ouverture de la cérémonie.

Ce fut alors la succession des discours et des poèmes qui rendirent hommage à la vie et à l'oeuvre de Victor de Laprade ; discours dans l'intervalle desquels l'Harmonie Montbrisonnaise jouait quelques morceaux. Prirent successivement la parole le comte de Poncins, président de la Diana ; M. Chialvo, premier adjoint au maire de Montbrison ; François Coppée, au nom de l'Académie Française ; M. Fontaine, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Lyon, au nom de l'Université ; Léon Roux, pour l'Académie de Lyon.

On ne citera qu'un passage du discours de François Coppée, exaltant à la fois la vie et l'oeuvre de Victor de Laprade, parce qu'il nous semble bien faire la synthèse de plusieurs des interventions :

Chez Victor de Laprade, l'existence vaut l'oeuvre, la dignité morale égale le don poétique. Homme de tradition et de fidélité, modeste d'esprit, fier de coeur ; et à l'heure de la disgrâce, je dirai presque de la persécution (9), il a montré le plus simple et le plus ferme courage. Cette âme virgilienne avait le stoïcisme d'un Caton (10).

Après d'autres discours, ce fut l'hommage des poètes à Victor de Laprade : stances, sonnets et poèmes furent dits par leurs auteurs devant la statue. Mais ils étaient si nombreux qu'on ne put tous les écouter ; mais tous furent plus tard publiés dans la brochure de la Diana.

(7) Le maire, M. Dulac, était absent, retenu par un deuil familial.

(8) L'inauguration ...op. cit., p.12.

(9) Sous le second Empire, Victor de Laprade avait été révoqué de son poste de professeur à la faculté des Lettres de Lyon pour avoir osé s'attaquer à la politique italienne de Napoléon III.

(10) L'inauguration... op. cit. , p.20.

La fête, en effet, s'achevait. L'Harmonie Montbrisonnaise joua un dernier morceau ; une dernière salve d'artillerie annonça la fin de la cérémonie pendant que la foule se pressait autour de la veuve du poète pour lui présenter hommages et félicitations.

LE POETE ET LA VILLE EN FETE

Le déroulement de la journée du 17 juin 1888 est intéressant à plusieurs titres :

- D'une part, les discours prononcés sont souvent, au delà des hommages obligés, intéressants quant à l'analyse de l'oeuvre et des idées de Victor de Laprade. Celui de M. Fontaine est, à cet égard, particulièrement riche d'analyses et de renseignements.

- D'autre part, cette cérémonie nous montre comment, à la fin du XIXe s., une petite ville de province célèbre son Poète, par une série de manifestations caractéristiques du siècle passé mais dont certains aspects subsistent aujourd'hui : volonté de fixer dans le bronze l'image de celui qu'on veut honorer, banquet avec menu pantagruélique conforme aux normes gastronomiques du XIXe s. (11) et toasts de prospérité, défilé avec participation des sociétés locales de musique et de sapeurs-pompiers, discours interminables des notables, morceaux de poésie déclamés par leurs auteurs. On mesure aussi l'importance du rôle joué par la Diana qui est alors à la fois une association d'érudits et aussi une sorte de "club" pour une aristocratie locale, restée sur ses terres, et profondément attachée à l'histoire de sa province.

Mais ne sommes-nous pas, avec ces considérations, loin de Victor de Laprade ? Moins qu'il n'y paraît. Lui aussi fut bien un homme de son siècle, d'un XIXe siècle si riche de ses diversités, capable de donner, dans une même famille, le poète légitimiste et chrétien Victor de Laprade et le député républicain et laïque Jean-Baptiste Chavassieu, tous deux cousins germains, tous deux petits-fils de cet Antoine Chavassieu, dont nous avons parlé, et qui fut fusillé pendant la Terreur. L'histoire et les oeuvres de Victor de Laprade nous font entrer à la fois dans le mystère de la création littéraire et dans les mentalités d'un XIXe siècle finissant qui se révèle aussi dans la célébration de ses poètes et dans la manière de les célébrer.

La statue de Victor de Laprade reste, de toutes façons, pour rappeler aux Montbrisonnais et aux touristes, attirés l'été par les ombrages du jardin d'Allard, le souvenir d'un poète amoureux de son Forez natal et qui eut à faire entendre une musique qui n'était qu'à lui.

Claude LATTA



(11) Menu du banquet servi par M. Chomer : jambon d'York à la gelée- pâté froid de volaille truffé- filet de boeuf aux champignons- saumon sauce mayonnaise- petits pois à la française- volailles de Bresse au cresson- pièces montées - dessert - (on se reportera au livre de J.P. Aron : "Le mangeur du XIXe s.").